

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

X

L'exécution

(Suite.)

Le clapotement de l'eau prouvait seul que le canot approchait; enfin il toucha.

Pièrik monta le premier à bord.

Après lui Candale sauta sur le pont.

Julien Grenier précéda de peu le capitaine.

Quand tous quatre se trouvèrent sur le navire, Roscoff commença de hisser le canot.

Les matelots terrifiés se regardèrent.

« Un homme de moins ! » dirent-ils.

Le capitaine convoqua les officiers dans la salle à manger qui servait de salle du conseil.

Quand il les vit réunis autour de la table, il promena autour de lui un regard interrogateur; toutes les figures étaient glacées, les lèvres muettes, les yeux impénétrables.

« Allons, pensa-t-il, je vais boire la dernière goutte du calice. »

Il chercha des papiers dans un portefeuille rouge, et lut d'une voix brève et tranchante l'ordre reçu en rade de Brest, et celui qu'il avait trouvé dans le pli décaché la veille.

« Messieurs, dit-il en terminant, mes instructions étaient précises, j'ai dû m'y conformer... Il ne m'appartient pas de juger le gouvernement qui m'emploie... Le sang versé ne peut ni ne doit retomber sur ma tête... Il y avait en France un homme dangereux, vous pouvez témoigner qu'il vint à mon bord... qu'il n'y est plus... Vive la république, citoyens !

— Vive la république ! répondirent les officiers d'une voix sombre.

— Veuillez maintenant signer le procès-verbal de ce qui s'est passé... »

Les officiers signèrent.

« Voilà tout ce que j'avais à vous communiquer, » leur dit Roscoff.

D'un brusque mouvement, ils se levèrent tous, se séparant d'une façon ostensible du groupe formé par le capitaine et ses trois complices.

Et quand il fut seul, Roscoff, cachant son front dans ses mains, murmura :

« Qu'ai-je fait, Seigneur ! qu'ai-je osé faire !

XI

Guilanek

La nuit que passa Roscoff fut affreuse. Il comprenait à quel mépris il serait désormais en butte; il sentait peser sur lui le poids d'un meurtre, et quand, seul avec Dieu, il pouvait lever le front avec la sérénité de l'innocence, il lui fallait baisser la tête devant les hommes ou braver leur opinion et se faire presque un mérite d'un forfait.

Avant l'aube il était sur le pont.

Flamبارd nettoyait un canon avec une attention extrême. Il vit venir le capitaine, mais il feignit d'être absorbé par sa besogne.

« Beau temps ! dit Roscoff avec une feinte gaieté.

— Bon temps, capitaine ! répondit Flambar d'une voix brève.

— Qu'as-tu donc ? poursuivit Roscoff, qui voulait le pousser à bout et connaître le fond de sa pensée.

— Moi ! ce que j'ai ? Rien, capitaine ! on sent parfois des choses qui vous grouillent dans le cœur sans qu'on en sache la cause... Je fais ma besogne, et si je suis triste, personne n'a le droit de s'en plaindre que Moucheron, à qui je n'épargne pas les tapes...

— Et moi... ? ajouta Roscoff avec tristesse.

— Mille pardons, capitaine ! on a beau être sous le régime de la République, il y a encore, comme dit le citoyen Candale, la hiérarchie et la discipline... Qu'est-ce que ça peut vous faire,

la tristesse d'un matelot...

— Quand ce matelot est un ami ?

— Un ami parlons-en, des amis ! on s'aime parce qu'on croit se connaître, on échange une parole de son cœur... et puis le quartier-maître devient capitaine, et le maître d'équipage reste ce qu'il était...

— Et suis-je plus fier ?

— Pourquoi m'interrogez-vous, capitaine ? demanda brusquement Flambar d ; je ne vous fais pas de reproche.

Roscoff fit deux pas en arrière, hésitant, troublé, torturé ; puis il s'éloigna d'un pas chancelant.

Les officiers montaient sur le gaillard d'arrière.

Ils saluèrent Roscoff et s'éloignèrent, comme s'ils voulaient maintenir entre lui et eux une distance respectueuse.

Le capitaine les regarda avec une sévérité hautaine.

Ils ne le virent point sans doute, et continuèrent à se promener en causant.

Ce fut alors que la vigie cria :

« Navire sous le vent !

— De quel côté ? demanda vivement Roscoff.

— Par notre hanche de babord.

— Enfin ! murmura Roscoff, je me laverai de l'une des accusations qui pèsent sur moi...

En prenant son porte-voix, il cria de cette voix calme, qui pouvait dominer jusqu'à la tempête :

« Hisse toutes les voiles !

— Tiens, dit un officier à Julien, est-ce que l'on se battra aujourd'hui ?

— Je le crois, répondit Grenier.

— Eh bien ! je ne serai pas fâché de voir de quel bois se chauffe le capitaine.

— Laisse arriver vent arrière ! dit la voix tonnante de Roscoff.

Le bâtiment que l'on avait en vue était un beau navire élancé, rapide, garni de canons à tous ses sabords. Il comprit vite l'intention de la *Thémis*, et parut accepter l'idée du combat comme une grande faveur.

« Brasse tout carré ! cria Roscoff. »

Les vieux matelots se frottaient les mains, les jeunes officiers prenaient un air martial, le souffle généreux de la bataille courait déjà dans les groupes. Roscoff semblait un lion acculé dans sa tanière, bouillant d'impatience de déchirer de ses dents le premier porteur de fusil venu.

Flamبارd serra les mains de Faribole, et tandis que l'on préparait le tambour pour exécuter le branle-bas de combat, Guilanek, fuisait de son binion un instrument martial.

L'équipage de la *Thémis*, rassemblé en petits groupes, examinait le navire ennemi.

Chacun attendait le signal pour courir à son poste.

Le capitaine passa d'un regard ses hommes en revue, et parut satisfait.

Comme il terminait cette inspection sommaire, Julien Grenier s'approcha de lui :

« Capitaine dit-il respectueusement, je viens vous adresser une supplique.

— De quelle part, Julien ?

— Les matelots qui sont aux fers demandent la permission de se battre.

— Qu'ils soient libres ! répondit Roscoff, ce n'est point pour venger une injure personnelle que je priverai le pays de braves défenseurs. »

Un moment après le capitaine d'armes ramenait les coupables sur le pont.

« Merci, capitaine ! dirent les cinq matelots, nous allons laver notre faute, allez !

— Qu'on pavoise la *Thémis*, dit Roscoff ; au grand mât le drapeau noir surmonté du bonnet de la Liberté ! car c'est au nom de la République que nous attaquons le vaisseau anglais ; le drapeau rouge au mât d'armon, et à son antenne le pavillon tricolore ! »

Quand ces ordres furent exécutés, Roscoff ajouta.

« Tout le monde à son poste ! »

Au premier son du tambour dont la voix rude s'alliait à la note aiguë du binion de Guilanek, officiers et matelots se rendirent où les appelait leurs devoirs respectifs.